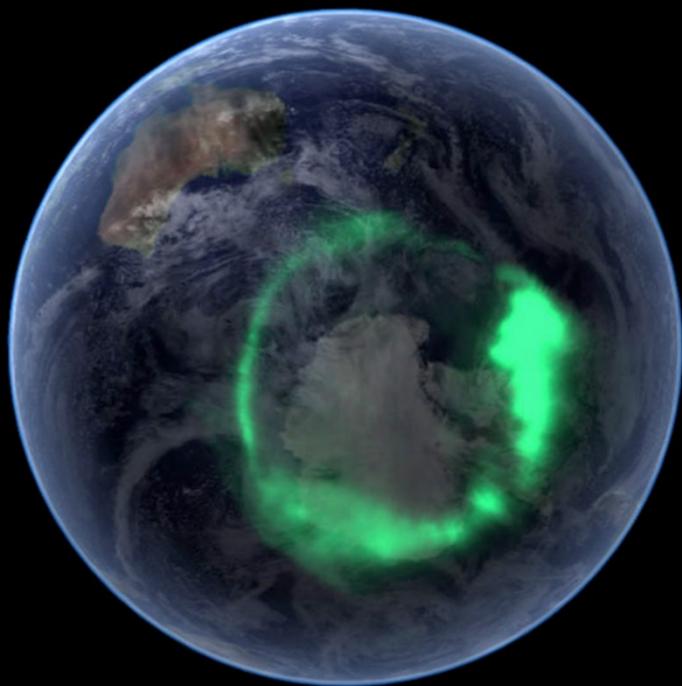


JÉRÔME VERNE

Concordia



Jérôme Verne

Concordia

CC BY-SA 2014. Jérôme Verne pour le texte

Illustration de couverture : NASA / Domaine public

12 août 2058. J'étais officiellement en vacances, mais en réalité, un universitaire n'est jamais en vacances. C'était particulièrement vrai cette année-là. Mes étudiants avaient beau profiter du soleil, j'étais sollicité par nombre de revues pour écrire des articles sur les événements climatiques auxquels le monde faisait face depuis quelques mois.

J'allumais la télé. Le JT de 20 h allait encore nous annoncer une flopée de nouvelles catastrophiques. C'était notre pain quotidien depuis quelques mois.

« La Belgique n'est plus ! La Flandre a proclamé son indépendance cet après-midi. Le général Gerdink s'est autoproclamé président du nouvel État flamand, qui regroupe naturellement la Flandre et ce qui reste de la Hollande.

« Les digues se construisent un peu partout en Europe. L'efficacité de celles-ci est remise en cause par les spécialistes qui s'appuient sur la récente destruction des digues néerlandaises.

« En France, l'Aquitaine est menacée par la montée du niveau de la mer, c'est ce que déclare le docteur Torignon, marinologue, notre invité de cette édition. Il nous en dira plus dans un instant. »

Je ne sus pas ce que dit le docteur Torignon, car mon téléphone sonna.

— Allo ?

— Monsieur Mérand ?

— Oui, c'est moi.

— Colonel Thomas Durion, à l'appareil. L'État a besoin de vos services. Une voiture vous emmènera à l'aéroport demain matin à 8 h.

— À l'aéroport ? Mais pour aller où ?

— Secret défense. Je peux compter sur vous ?

— Heu, oui, d'accord, je serais prêt.

— À demain, alors. »

Comme si je n'avais pas assez de travail comme cela.

Pour moi, cela ne faisait aucun doute que cet appel avait un lien avec le Réchauffement, et que l'on avait besoin de moi pour résoudre je ne sais quel problème scientifique. Je n'avais qu'à moitié raison. J'étais quand même surpris : je n'étais ni climatologue, ni vraiment un scientifique, d'ailleurs. Plutôt une sorte d'historien des sciences. J'avais reçu une double formation, historique et scientifique. Au final, je n'étais reconnu comme véritable spécialiste dans aucun de ces deux domaines. Alors pourquoi la Défense faisait-elle appel à moi ? Tous les scientifiques étaient-ils, comme moi, convoqués ? Je ne tardai pas à être fixé.

Le lendemain, je quittai l'aéroport Charles de Gaulle pour une destination qui ne me fut dévoilée qu'une

fois à bord du jet militaire. Le colonel Durion était à bord avec moi. C'était un homme pas très grand, assez jeune et qui semblait dynamique.

— Où va-t-on, colonel ?

— Sur la base Concordia, en Antarctique.

— En Antarctique ? La base Concordia ? Il y a une base militaire en Antarctique ? Mais comment est-ce possible ? Je croyais qu'il existait un traité qui...

— Ce n'est pas une base militaire, c'est une base scientifique. Mais il est vrai que depuis que nous avons découvert certaines choses là-bas, la présence des militaires y est devenue indispensable.

— Et allez-vous me dire ce que vous avez découvert ?

— Tout à fait. Le moment venu.

Le vol fut moins long que je ne l'avais imaginé. À midi, je pouvais apercevoir les côtes du continent glacé. Il avait beau être midi, le soleil se levait tout juste.

Après l'atterrissage, le colonel Durion ouvrit une valise et en sortit des morceaux d'une sorte de caoutchouc orange.

— Mettez ça. C'est une combinaison. Si vous sortez de cet avion maintenant, vous grillerez. Il a beau faire $-50\text{ }^{\circ}\text{C}$, les UV traversent complètement la couche

d'ozone dans cette région du globe. Cette combi vous protégera également du froid. Parce qu'ici, c'est l'hiver.

J'enfilais les différentes parties du vêtement, non sans quelque difficulté, puis nous sortîmes de l'appareil.

— Monsieur Mérand, je présume ? me dit un homme revêtu d'un habit de la même couleur que le mien.

Il me serra la main.

— Enchanté, poursuivit-il. Je suis le professeur Patrice Huggerbel, directeur scientifique de cette base. Je suis satisfait de voir que notre responsable de la division historique de ce site est arrivé sans encombre.

La division historique ? Ce site n'avait aucune histoire. Pas une histoire qui mérite d'être étudiée en tout cas : la base existait depuis 1995. Un peu trop récent pour y faire des études historiques.

Je le saluais à mon tour et suivis les deux hommes.

— Est-ce que nous pourrions enlever cette combinaison, une fois à l'intérieur ? demandais-je.

— Oui, bien sûr, répondit le colonel Durion. Nous serons plus à l'aise pour parler.

La base Concordia n'était pas tout à fait comme je l'avais imaginé. C'était un immense dôme de plexiglas posé sur une armature en métal, avec un grand sas de béton. Une sorte d'igloo géant.

Nous pénétrâmes dans le sas, qui était en fait composé de plusieurs parties. La première permit de décontaminer nos combinaisons. La deuxième rétablit progressivement la température et nous pûmes quitter nos vêtements orangés. La troisième partie du sas servait de vestibule.

Le dôme était immense. Il était encore plus impressionnant d'en voir l'intérieur que l'extérieur. Une mezzanine parcourait tout le dôme à mi-hauteur. Des escaliers en aluminium permettaient d'y accéder. Au rez-de-chaussée, des bureaux étaient dispersés parmi des instruments que je ne connaissais pas.

— La base est divisée en deux parties, dit Durion. En bas, les labos de recherche, à l'étage, les quartiers résidentiels. Venez.

Je le suivis à travers les couloirs dessinés par des lignes jaunes sur le linoléum du sol. J'arrivais jusqu'à son bureau. Il m'invita à m'asseoir, et lui aussi prit place sur son fauteuil de ministre. Huggerbel s'assit à côté de moi.

— Monsieur Mérand, dit Durion, je suis le responsable militaire de cette base. Il y a cinq mois, les scientifiques travaillant ici ont découvert un objet mis à jour par la fonte des glaces. Ils constatèrent des fluctuations d'énergie importantes tout autour de celui-ci. Le CNRS en a référé au président de la République, qui a jugé bon de faire appel à nous pour

protéger cette base. Cette découverte est top secrète. Et comme plusieurs puissances étrangères, dont les États-Unis, ne reconnaissent pas la souveraineté française sur la Terre Adélie, le président a souhaité s'assurer que les découvertes qui seront faites ici resteront aux mains de la France.

— Mais quel est le rapport avec moi ?

— J'y viens, j'y viens. Nous avons creusé la glace pour délivrer la partie supérieure de l'objet. Nous avons creusé et évacué six mètres de neige. Il s'avère que les émissions d'énergies sont provoquées par un artefact d'origine inconnue. C'est pour cela que vous êtes là.

— Oh, vous savez, je ne suis pas spécialiste de l'histoire de l'Antarctique.

— Ce n'est pas ce dont nous avons besoin, dit Durion.

— Par « artefact d'origine inconnue », nous ne parlons pas d'un appareil abandonné par une expédition scientifique, qu'elle fût française, italienne ou autre. Il s'agit de quelque chose que personne n'a jamais vu.

Durion sortit d'un tiroir de son bureau une enveloppe en papier kraft. Il étala devant moi les clichés photographiques qu'elle contenait.

— Le professeur parle de ceci, dit Durion.

Les photos montraient une construction cubique d'un matériau noir que je ne parvenais pas à identifier. Sa hauteur faisait trois fois la taille d'un homme si j'en croyais l'échelle.

— Qu'est-ce que c'est que ça... murmurai-je.

— Nous aimerions bien le savoir, dit Huggerbel. Il y en a qui croient que cet artefact est d'origine extraterrestre. Je ne suis pas de cet avis. C'est pourquoi je vous ai fait venir ici. Nous avons fait une datation au carbone 14. Ce truc est âgé de 12 000 ans.

— Il y a 12 000 ans, l'agriculture n'avait pas encore été inventée, remarquai-je.

— Exact. C'est pourquoi la théorie extraterrestre est toujours d'actualité. Pourtant le matériau qui la revêt est 100 % terrestre. C'est du graphite.

— Du carbone ! D'où la couleur.

— Oui, un gros cube noir, dit Durion.

— Les ruines d'autre chose ? suggérai-je.

— Non, il y a des inscriptions gravées dans le carbone.

— Je souhaite voir ces inscriptions.

— Absolument, nous nous rendons sur place immédiatement, dit Huggerbel. Si nous avons de la chance, nous y serons avant le coucher du soleil.

— C'est si loin ? m'exclamai-je.

Je ne supportais plus les transports.

— C'est à un kilomètre. Mais ici, le soleil se lève à 12 h et se couche à 14 h. L'été, c'est l'inverse.

L'Antarctique était décidément un pays très bizarre. Un continent recouvert de glace, aux températures extrêmes et aux ensoleillements irréguliers.

Contrairement à ce que je pensais, nous ne reprîmes pas nos combinaisons.

— Nous avons créé un accès direct à l'artefact, dit Huggerbel.

Je suivis mon guide à l'intérieur d'un tube de plexiglas déployé en dehors du dôme. Nous n'en sortîmes que pour arriver sur un chantier couvert par un toit translucide, et fermé par des murs. La salle était en grande partie creusée dans le sol glacé.

Le cube avait été entièrement dégagé de la glace. Il devait mesurer au moins six mètres de côté. Cela me faisait penser à la Kaaba de La Mecque. Cette dernière abritait d'ailleurs un élément d'origine extraterrestre, une météorite.

Ainsi, certains pensaient que ce cube de graphite était une météorite. Hautement improbable, selon moi.

Des échafaudages étaient installés tout autour de la construction. Nous y montâmes pour arriver au milieu de l'une des faces.

— Voici les inscriptions, me dit Huggerbel. Elles longent le tour du cube.

Comme une phrase sans fin. Aucun moyen de savoir par où il fallait commencer à lire.

— Vous avez carte blanche, Mérand. Vous avez un accès libre sur toute la base. Votre mission est de trouver le sens de ces écritures.

— Je ne sais pas si j’y arriverais, répondis-je sincèrement.

Je ne dormis pas beaucoup cette nuit-là. Ne trouvant pas le sommeil, je finis par me lever, quitter mes quartiers et explorer la base. Apparemment, les scientifiques ne dormaient pas tous au même moment ; quelques personnes travaillaient encore. J’empruntai le tunnel qui menait à l’artefact. La sortie était gardée par deux militaires. Ils me dévisagèrent et me laissèrent passer. Je suppose qu’ils avaient appris les visages de toutes les personnes autorisées à entrer dans cette salle.

Le cube noir était éclairé par des projecteurs halogènes. Dehors, une aurore australe dansait dans le ciel, juste au-dessus du plafond transparent.

Toute cette histoire me rappelait les théories de Charles Hapgood sur l’hypothèse d’une civilisation antique ayant habité l’Antarctique, déduction de sa théorie du changement brusque des pôles. D’après lui, l’écorce terrestre pouvait bouger comme un seul bloc. Et cela se serait déjà produit, ce qui expliquerait la découverte des mammoths congelés sur place

retrouvés en Sibérie. Albert Einstein avait approuvé cette théorie, dans la préface du livre de Hapgood, contredisant alors l'opinion scientifique générale. Ainsi, si l'Antarctique ne se trouvait pas au pôle Sud il y a 10 000 ans, rien n'empêchait qu'une civilisation ait habité ce continent à cette époque.

Un scientifique en blouse blanche était perché sur l'échafaudage, examinant les inscriptions. Je le rejoignis. Il tenait à la main un appareil relié à deux électrodes fixées sur le cube.

— Je n'y comprends rien, dit-il. J'espère que vos travaux nous aideront à y voir plus clair.

— Vous savez qui je suis ? lui dis-je, étonné.

— Docteur Philippe Sureau, physicien, dit-il en me tendant la main. Et vous êtes Pascal Mérand, historien.

— Enchanté, répondis-je en lui serrant la main. Je doute vous être utile pour quoi que ce soit. Il me faudrait plus d'éléments. Qu'est-ce que vous êtes en train de faire au juste ?

— Je vérifie les fluctuations magnétiques émises par l'artefact. Elles sont plus élevées au centre de chaque face. Comme s'il y avait quelque chose à l'intérieur.

— Des fluctuations magnétiques ? Vous pouvez m'expliquer ce que vous entendez par là au juste ?

— Cette chose est comme un aimant, sauf qu'il change de polarité et d'intensité en permanence. C'est ce que j'appelle « fluctuations magnétiques ».

— C'est amusant que nous découvriions cela justement près du pôle, là où le champ magnétique ne nous protège plus.

Je levais les yeux vers le plafond transparent. L'aurore luisait toujours. Les rideaux de couleurs ondulaient sous l'effet du vent solaire et illuminaient le ciel étoilé.

— Est-ce que ce pourrait être une bombe ? demandai-je soudain d'un air grave.

— Oui, c'est possible, mais il faudrait alors que vous m'expliquiez la présence d'une bombe ici.

Cette hypothèse n'était pas une bonne hypothèse.

— Il fait chaud, tout à coup, commentais-je. C'est normal ?

— Vous avez raison, on dirait... Aïe !

Le docteur Sureau venait de toucher le cube, et de retirer brusquement sa main.

— L'artefact se met à produire de la chaleur !

Je commençais à avoir vraiment chaud.

— Je crois que je vais descendre.

Sureau avait repositionné les électrodes sur le cube.

— Cinquante-quatre degrés ! Cinquante-huit ! Soixante-et-un ! Et ça continue !

Je descendis l'échafaudage ; Sureau me suivit.

— Je crois que nous pouvons éteindre le chauffage dans cette pièce, dis-je au docteur.

— C'est incroyable. Cet artefact n'a pas fini de nous surprendre.

Sureau, le pas vif, quitta la salle. Je gardais un œil sur le cube. J'avais beau être à vingt mètres de lui, je sentais sa chaleur arriver jusqu'à moi.

Le lendemain, une fois que je me fus lavé, habillé, et eus pris mon petit-déjeuner dans la cantine, je descendis, prêt à me rendre dans la « salle du cube ». Sureau en sortait justement en criant :

— Une pompe ! Il nous faut une pompe, où l'endroit sera inondé !

— La glace a fondu ? lui lançais-je.

— Oui, répondit-il en me croisant.

En effet, c'était un véritable lac sur lequel semblait posé l'artefact. La chaleur de la salle avait dû atteindre les trente degrés.

Sureau ne tarda pas à revenir. Avec l'aide de trois autres hommes en blouse blanche, il apportait un engin trainé sur roues, une pompe. Les quatre scientifiques firent fonctionner l'appareil et le niveau d'eau commença à baisser

— À ce rythme, demain, nous toucherons la terre ! s'exclama-t-il. La glace aura complètement fondu.

Nous n'avons pas eu besoin d'attendre le lendemain pour voir la glace fondre entièrement. Dans l'après-midi, un cri retentit, puis il y eut une vive agitation dans la salle du cube. « On a retrouvé un corps ! », « Il y a un cadavre près de l'artefact ! ». Telles étaient les premiers murmures que je perçus dans les couloirs. Je crus au début à un meurtre. Je n'y étais pas du tout. Le corps qui l'on découvrit avait été libéré des glaces par la chaleur de l'artefact.

Le professeur Huggerbel me chargea de l'affaire. Le corps était intact, et les vêtements aussi. Il s'agissait d'une femme, âgée d'environ quarante ans au moment de son décès. Elle était vêtue d'une sorte d'uniforme blanc. Des vêtements peu appropriés pour les températures négatives de l'Antarctique. J'effectuai une datation au carbone 14 et découvris que le corps était âgé de 11 600 ans. J'informai aussitôt le professeur Huggerbel de mes conclusions.

— Tout indique qu'une civilisation antique a vécu ici il y a douze mille ans. La théorie de Hapgood est désormais selon moi la plus plausible, en l'état actuel des choses.

— Hapgood ? Le glissement de l'écorce terrestre ?

— En effet. Les plaques lithosphériques se seraient déplacées toutes en même temps, le continent Antarctique se trouvant ainsi sous des latitudes plus chaudes il y a douze mille ans.

— Mais c'est impossible. La glace qui recouvre l'Antarctique a au moins 800 000 ans !

— Je sais. Mais c'est la seule explication que j'ai à vous proposer pour le moment.

— Et ce serait cette civilisation qui aurait construit l'artefact ? Une civilisation antique ?

— Après ce que je viens de voir, plus rien ne me surprend. Et l'hypothèse qu'une civilisation antique ait pu être plus avancée que les nôtres me paraît être l'explication la plus rationnelle.

— J'ai chargé le médecin de la base de réaliser une autopsie sur le corps. Je veux savoir de quoi est morte cette femme.

Le cube continua de chauffer davantage. La salle du cube fut fermée ; l'air y avait atteint une telle température qu'il était désormais impossible d'entrer dans la salle. Le tunnel qui reliait le dôme à la salle du cube fut démonté, par sécurité. L'air extérieur avait atteint des températures polaires estivales.

Le jour suivant, Huggerbel m'annonça qu'il pensait que le champ magnétique de la Terre était en train de s'inverser.

— L'intensité du champ magnétique terrestre n'a jamais été aussi faible. Et les pôles magnétiques n'ont jamais été autant éloignés des pôles géographiques.

— Que va-t-il se passer concrètement ?

— Perturbations dans les télécommunications, et augmentations des maladies pour les êtres vivants à la surface du sol.

— Et cela va durer longtemps ?

— Le temps que le pôle Nord arrive au pôle Sud, et vice-versa : des milliers d'années. À moins que ce ne soit pas une véritable inversion, mais juste une excursion, auquel cas les pôles magnétiques feront un tour complet de la Terre, ce qui durera deux fois plus longtemps.

Devant l'expression déconfite de mon visage, il ajouta :

— Ne vous inquiétez pas, la planète a déjà survécu à de nombreuses inversions de son champ magnétique.

— L'humanité également ?

— Oui, une fois. La dernière inversion eut lieu il y a 780 000 ans.

On ne trouva pas d'autre corps congelé dans les glaces de la salle du cube, mais j'eus parié que le sol de l'Antarctique était recouvert d'autres cadavres. Si le corps mort de cette femme fut pris dans les glaces, cela signifie que ses compagnons n'ont pas eu la possibilité de l'inhumer ou de l'incinérer, selon les funérailles pratiquées. Ils n'en ont pas eu la possibilité ou bien ils n'en ont pas eu le temps. Le glissement de l'écorce terrestre aurait été si rapide que le continent se serait retrouvé autour du pôle Sud, avant même que la civilisation antarctique ait pu envisager une quelconque action. La chute des températures aurait même pu être la cause de la mort de beaucoup. Si l'autopsie révélait que la mort de la femme avait été causée par le froid, mon hypothèse tiendrait la route.

L'autopsie du docteur Oenig, médecin de la base Concordia, confirma mon idée. La femme retrouvée au pied du cube était décédée d'hypothermie. Ma théorie était de plus en plus plausible.

Le lendemain, la chaleur de l'artefact avait dû encore augmenter, car le plafond transparent de la salle du cube avait fondu ! La texture même du cube changeait. Il possédait dorénavant un aspect plus brillant, plus étincelant. À la fin de la journée, le cube était comme recouvert de diamants. D'après Sureau, il s'agissait de vrais diamants. La température du graphite était

devenue suffisante pour changer l'organisation des atomes de carbone qui le composaient. Nous ne savions toujours pas pourquoi le cube s'était ainsi transformé.

— J'ai trouvé !

Sureau, cantonné dans son labo, à l'intérieur du dôme, gesticulait dans tous les sens.

— J'ai trouvé à quoi sert ce truc !

Tout le monde dans la base tourna la tête vers lui.

— C'est en train de créer un champ magnétique qui va remplacer celui de la Terre. C'est pour cela que cet artefact a été créé !

Sureau avait mesuré un magnétisme généré par l'artefact d'une intensité qu'il n'avait jamais enregistrée auparavant. Le cube était en train de générer un champ magnétique destiné à recouvrir la surface terrestre. Il avait pris le relais du champ terrestre. Personne ne comprenait comment cela était possible, mais c'était pourtant ce qui était en train de se produire.

Ce fut mon dernier jour sur la base Concordia. Le mystère n'était pas entièrement résolu, mais au moins, l'étrange cube suscitait moins d'inquiétude. En quelque sorte, il nous sauvait tous des effets dus à l'inversion du champ magnétique. Mais la planète n'était pas sortie

d'affaire pour autant : le réchauffement climatique et la destruction de la couche d'ozone se poursuivaient. La mise en marche de l'artefact avait simplement permis de ne pas rajouter à la Terre et à ses habitants une catastrophe supplémentaire.

La révélation de toute cette histoire eut des conséquences à court terme néfastes pour la diplomatie entre la France et les autres pays du monde, en particulier avec les États-Unis, la Chine, la Russie et le Royaume-Uni. La présence militaire sur le continent antarctique et l'étude secrète d'un artefact antique capable de produire des quantités astronomiques d'énergie furent perçues d'un très mauvais œil. Mais cette inimitié finit par disparaître avec le temps. La base Concordia fut placée sous la tutelle de l'Organisation Internationale de la Sécurité, agence de l'ONU.

À l'heure où je rapporte ces faits, le cube nous protège toujours.

Retrouvez-moi sur mon site web :

<https://jeromeverne.fr>

